

Retours, retrouvailles

On part, au moment de l'exil ou de l'émigration, avec ou sans esprit de retour. Il y a souvent urgence, ou désir: il s'agit de fuir une persécution, trouver un refuge, aller vers la lumière d'un horizon. Le Stavros d'*America*, *America* ne regarde pas en arrière, sinon pour permettre aux siens de s'échapper à sa suite. Mais sans doute l'espérance d'un retour futur, même très improbable, a-t-elle permis à beaucoup d'appivoiser un peu la peine de l'exil. Combien de militants, de groupes, de minorités, ont basculé dans l'arrachement en étant persuadés que leur malheur était provisoire, et qu'un changement de majorité ou de régime les ramènerait sans tarder, quitte à hâter les choses par l'engagement? On songe aux républicains espagnols, même si les décennies immobiles se sont accumulées au lendemain de la *Retirada* de 1939. Il n'est pas jusqu'aux juifs, auxquels l'expérience même de la diaspora, cet exil aux dimensions de la terre, semblait interdire toute idée de retour, qui n'aient répété, pendant des siècles, « l'an prochain à Jérusalem »; avant que la création de l'État d'Israël ne leur ouvre la possibilité de l'*aliya*, la montée, ou le « retour » sur la terre des ancêtres.

Lorsque les historiens, les sociologues ou les juristes réfléchissent sur l'exil et la diaspora, ils devraient donc intégrer dans leurs analyses la pensée du retour que tant de migrants entretiennent en eux, qu'il s'agisse d'une visée pragmatique ou d'une perspective fantasmatique ou rituali-